

Prudence Allen : *The Concept of Woman : The Aristotelian Revolution.*

Lucille Roy Bureau

Volume 12, numéro 1, 1999

Femmes, État, société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058038ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058038ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bureau, L. R. (1999). Compte rendu de [Prudence Allen : *The Concept of Woman : The Aristotelian Revolution.*]. *Recherches féministes*, 12(1), 183–187. <https://doi.org/10.7202/058038ar>

qu'elle a d'héroïque. Chacune nous montre les barrières qu'elle s'est parfois érigées en tâchant de concilier la vie familiale et la carrière d'artiste. L'exemple de Françoise Sullivan, mère de quatre garçons, qui dut abandonner la danse pour un art qui n'exigeait pas de fréquents déplacements, est probant. Elle pensa un instant à revenir à la peinture, mais elle abandonna vite cette idée sous prétexte que son mari était peintre et que cet art lui « appartenait » donc. Que dire de Marcelle Ferron qui explique que son mari, qui avait peur qu'elle ne lui échappe, détruisait ses œuvres. Avec acharnement, elles ont néanmoins trouvé le moyen de *recoudre l'art à la vie*, puis de s'épanouir dans les différentes voies qu'a alors prises leur création. Smart dédie un chapitre à l'œuvre de chaque artiste. L'histoire de chaque œuvre est un parcours singulier qui ne peut être pour nous qu'un exemple de détermination.

Par une approche féministe qui le distingue d'une approche uniquement axée sur l'œuvre d'art et son contexte historique, le travail de Patricia Smart a son incidence non seulement sur l'histoire de l'art, mais sur l'histoire de la société québécoise. Nous oublions trop souvent, dans nos petites luttes personnelles, le pas qui a été franchi par ces femmes durant l'après-guerre. Réunies ici, sous la plume de Smart, les Arbour, Guilbault, Ferron, Renaud, Riopelle et Sullivan ne seront plus perçues comme de petites lumières éparses dans une époque sombre de l'art au féminin. Leurs témoignages pris ensemble deviennent un phare, un point de repère pour les générations qui les suivent.

NADIA SERAIOTTO

Étudiante

Département d'histoire

Université Laval

Prudence Allen

*The Concept of Woman : The Aristotelian Revolution,
750 B.C.-A.D. 1250.* Grand Rapids, Michigan, Cambridge (U.K.),
Eerdmans Publishing Company, 1997, 583 p.
(1^{re} éd. : Montréal, Eden Press, 1985)

Qu'est-ce qu'être une femme? Qu'est-ce qu'être un homme? Y a-t-il des différences philosophiquement significatives entre les hommes et les femmes? Si oui, quelles sont-elles? Quelle différence font ces différences? Sinon, existe-t-il des conséquences à affirmer qu'il n'y a pas de différence ou que la différence ne fait pas de différence? Il est communément admis que ces questions et d'autres du même genre ont peu attiré l'attention des philosophes au cours des siècles, et quand elles l'ont fait, c'est en demeurant dans la marge de ce qui constituait la *philosophia perennis*. Le livre de Prudence Allen, *The Concept of Woman*, nous apporte la preuve du contraire. En effet, dans un ouvrage d'envergure, qui passe en revue la pensée d'une soixantaine de philosophes, elle nous montre que la question de l'identité féminine en rapport avec celle de l'identité masculine a intéressé la philosophie depuis ses origines. Plus encore, elle démontre que les réflexions des premiers penseurs grecs, les présocratiques,

comme aussi celles de Platon et surtout d'Aristote, ont établi les schèmes à partir desquels nous pensons encore aujourd'hui, en Occident, la question de l'identité sexuelle. Voyons cela d'un peu plus près.

D'entrée de jeu, l'auteure affirme ses intentions ; il s'agit essentiellement, dans son ouvrage, de faire connaître ce que des philosophes d'une période déterminée, allant des origines de la philosophie jusqu'au milieu du XIII^e siècle, ont dit de l'identité de la femme en rapport avec celle de l'homme et de faire comprendre comment et pourquoi une seule théorie de l'identité sexuelle, en l'occurrence celle de la « polarité des sexes », que nous devons à Aristote, a réussi à l'emporter sur celles de ses adversaires et à s'imposer jusqu'à nous. C'est donc à un rigoureux et systématique travail de recension et de mise en lumière des écrits que nous sommes conviés (le premier du genre d'ailleurs) et non pas à une analyse critique de la pensée des auteurs à partir d'un point de vue contemporain. Cette remontée de « l'histoire philosophique du concept de femme en lien avec celui d'homme » (p. 7) permet quelques découvertes intéressantes. Par exemple, nous y apprenons qu'en un peu plus de 2 000 ans de réflexion, des questions philosophiques ont constamment été soulevées à propos de l'identité sexuelle et que ces dernières, comme nous le verrons un peu plus loin, ont toujours été sensiblement les mêmes. Compte tenu des préoccupations recensées, qui concernaient l'égalité et la différence entre les sexes, les réponses apportées, à différentes époques et dans des cultures diverses, peuvent être regroupées en trois grandes tendances qui ont donné naissance à autant de théories encore invoquées aujourd'hui. Pour la première théorie, appelée par l'auteure l'« unité des sexes » (*sex unity*), la femme et l'homme ne sont pas significativement différents et ils sont égaux (de cette théorie en dérive une autre qui ignore les différences entre les sexes et que l'auteure appelle *sex neutrality*). Selon la deuxième théorie, appelée la « polarité des sexes » (*sex polarity*), la femme et l'homme sont significativement différents et l'homme est supérieur (de cette théorie en provient une autre qualifiée de « polarité inversée » (*reverse polarity*), dans laquelle la femme est supérieure). Pour la troisième, appelée la « complémentarité des sexes » (*sex complementarity*), la femme et l'homme sont significativement différents et ils sont égaux. Nous découvrons en outre en quoi a consisté la « révolution aristotélicienne » en matière d'identité sexuelle, ce qui a pu la rendre possible et en quoi elle nous touche encore de nos jours.

Le parcours historique proposé se déroule en cinq temps. Le premier est consacré aux « précurseurs d'Aristote » et regroupe les penseurs avant Socrate et les penseurs socratiques. Les premiers nous sont présentés comme autant de philosophes qui ont contribué, grâce à leurs questions et à leur réflexion, à mettre en place les catégories à partir desquelles l'identité féminine a pu être pensée (en rapport avec l'identité masculine). Dans quelle mesure et de quelle manière la femme et l'homme sont-ils des contraires ? Quelles sont les fonctions respectives de la femme et de l'homme dans la reproduction ? La femme et l'homme connaissent-ils de la même manière, ont-ils la même sagesse ou une sagesse différente ? La femme et l'homme pratiquent-ils les mêmes vertus ou des vertus différentes ? Voilà ce qui les a rejoints. Les catégories mises en évidence concernent donc l'opposition, la reproduction, la sagesse et la vertu. C'est en faisant une réflexion systématique à partir de chacune de ces catégories que Platon en viendra à proposer la première théorie de l'identité sexuelle,

celle de l'« unité des sexes ». Pour lui, la femme et l'homme n'ont qu'un semblant de différence, et c'est leur corps ; mais comme celui-ci ne constitue pas un aspect important de leur identité, cette différence n'est pas significative, elle ne fait pas de différence en somme. La femme et l'homme sont déclarés égaux en valeur et en dignité. Cette égalité n'est toutefois possible qu'en soutenant un dualisme radical corps-esprit, dualisme qui entraîne une dévalorisation de la dimension corporelle de l'être humain. L'égalité entre les femmes et les hommes n'est-elle possible qu'à ce prix ? se demande l'auteure.

Le deuxième temps du parcours est consacré à Aristote et au développement de sa pensée sur l'identité sexuelle. Pour lui, la femme et l'homme sont différents ; cette différence est significative sur le plan philosophique et force même à conclure à la supériorité de l'homme sur la femme. Rappelons les grandes lignes de la démonstration. Pour Aristote, la femme apparaît comme le contraire de l'homme, elle est une « privation d'homme » en somme, ce qui la rend inférieure. Dans la reproduction, elle est reconnue passive, alors que l'homme est actif. Elle est associée à la matière et lui, à la forme. La nature la destine ainsi à obéir à l'homme qui, lui, est fait pour commander. Même si ces propos nous sont familiers, il faut reconnaître que l'auteure sait les appuyer sur une étude très fouillée des textes d'Aristote qu'elle emprunte non seulement à ses travaux plus connus comme *Les parties des animaux*, mais aussi à sa *Métaphysique*, à sa *Logique*, à son *Éthique*. En conclusion de ce long chapitre, elle renouvelle même le regard que la plupart des féministes ont porté sur la théorie de la « polarité des sexes ». Prudence Allen trouve en effet important de faire la part des choses. À son avis, Aristote a bien appréhendé la question de la différence sexuelle ; il a montré l'importance de tenir compte de la dimension corporelle comme de la dimension spirituelle en cette matière et il a reconnu à juste titre que les différences, lorsqu'elles existent, font une différence. Il a toutefois erré dans ses conclusions, dit-elle, en donnant trop de crédit à un aspect isolé de la dimension corporelle chez la femme et trop d'extension aux conséquences qu'il tire de la différence observée. Après s'être fait reconnaître un corps (qui n'est malheureusement pas le bon), la femme en vient à perdre son âme et sa raison ! Comme autre élément d'intérêt dans ce chapitre, nous apprenons qu'Aristote peut également être considéré comme celui qui a jeté les bases d'une tout autre prise de position en matière d'identité des sexes. C'est dans une partie de sa *Logique*, consacrée à la définition, que l'auteure voit en germe cette prise de position selon laquelle les différences entre les sexes doivent être ignorées (*sex neutrality*) ; elles ne sont en effet que des « accidents » qui n'ont pas à être pris en considération quand il s'agit de définir ce qu'est l'être humain ; elles ne modifient ni sa substance ni son essence. Voilà un germe qui a porté ses fruits dans l'histoire de la philosophie !

Le troisième temps passe en revue pas moins de treize siècles d'histoire de la pensée pour nous faire découvrir l'influence des théories de Platon et d'Aristote en matière d'identité sexuelle. Nous y constatons d'abord l'empreinte très forte laissée par la théorie de Platon en faveur de l'unité des sexes, mais aussi, peu à peu, le retour de certains éléments de la théorie d'Aristote sur la polarité des sexes qui se voit dotée de nouveaux fondements à travers la pensée juive et la pensée chrétienne. Le quatrième et le cinquième temps englobent la période allant du X^e au XIII^e siècle et nous

font assister à ce que l'auteure a appelé la « révolution aristotélicienne ». Nous y apprenons d'abord comment la pensée d'Aristote, devenue plus accessible grâce à des traductions et des commentaires, s'incorpore à la philosophie islamique, juive et chrétienne et de quelle manière ses arguments en faveur de la polarité des sexes ont fini par l'emporter sur ceux de ses adversaires. Nous assistons enfin à l'institutionnalisation de sa pensée à travers l'enseignement universitaire qui se met en place, à Paris, au milieu du XIII^e siècle.

Parmi les pages les plus intéressantes de ces derniers chapitres, celles qui s'imposent le plus à nous avec force aujourd'hui, retenons celles qui sont consacrées à Hildegarde de Bingen (1098-1179) et au point de vue différent qu'elle exprime sur l'identité de la femme en rapport avec celle de l'homme. Disons qu'avec Hildegarde c'est d'abord le personnage qui fascine par son caractère multidimensionnel, son parcours pour le moins exceptionnel. Voyons un peu. Confiée au monastère à 8 ans, elle devient novice à 15 ans et abbesse à 28 ans. C'est une femme très instruite, qui a eu accès aux écrits d'Augustin, de Boèce et d'Anselme ; elle connaît Aristote, certains de ses textes tout au moins. Elle fait de la philosophie et de la théologie. Elle écrit un traité scientifique sur le pouvoir curatif des plantes, compose de la musique, entretient une correspondance avec les plus grands personnages de son temps. Quand elle s'intéresse à la question de l'identité de la femme en lien avec celle de l'homme, elle part de son expérience, des relations qu'elle a entretenues tout au long de sa vie, avec des femmes et des hommes dans les monastères bénédictins, des observations qu'elle a pu faire quand elle travaillait comme novice à l'infirmerie, du savoir scientifique de son époque. Dans la théorie qu'elle propose en faveur de la *complémentarité des sexes*, l'identité des femmes et des hommes est pour la première fois définie en relation avec toutes les dimensions qui les constituent comme êtres humains ; ils apparaissent significativement différents mais ils sont reconnus égaux en valeur et en dignité. Hildegarde fournit ainsi, au XI^e siècle, la première articulation complète en faveur d'une théorie qui nous retient encore aujourd'hui et que nous n'avons pas fini de peaufiner. Malheureusement, sa pensée a été éclipsée par celle d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin, deux ardents défenseurs de la « polarité des sexes » dans la plus pure tradition aristotélicienne. Après des siècles d'occultation, l'œuvre de Hildegarde de Bingen est maintenant accessible, en partie tout au moins, en traduction anglaise. L'auteure nous donne le goût de profiter du 900^e anniversaire de naissance d'Hildegarde cette année pour faire connaissance avec cette œuvre si originale pour l'époque et en même temps si proche de nous.

En conclusion, précisons que la lecture de l'ouvrage monumental de Prudence Allen (plus de 500 pages) est une lecture exigeante ; heureusement, des résumés sont prévus à la fin de chaque chapitre pour nous permettre de faire le point sur l'essentiel. Cette lecture est, par ailleurs, très enrichissante. Elle rafraîchit la façon de présenter certains auteurs comme Aristote ; elle nous permet de découvrir la pensée d'un bon nombre de femmes philosophes telles que Aspasia, Périclione, Hypatia, Hilda de Whitby, Roswitha, Hildegarde de Bingen, Héloïse et Herrad de Landsberg. Elle nous fournit en outre un cadre de référence solide et rigoureux pour penser, pour repenser, ici et maintenant, l'éternelle question de l'identité des femmes et des hommes. Bien sûr, il y a des limites à ce travail, des critiques à formuler. L'auteure le

reconnaît elle-même d'ailleurs dans sa préface. Le livre qu'elle nous présente en 1997 est en fait la deuxième édition d'un ouvrage paru en 1985. En douze ans le champ des études sur les femmes a littéralement explosé ; de nouvelles œuvres d'auteures et d'auteurs anciens sont maintenant accessibles, de nombreux travaux critiques ont vu le jour. Pourquoi alors republier cet ouvrage en ne lui apportant que quelques modifications ? Pour Prudence Allen, le travail proposé demeure toujours valable et il est important qu'il soit accessible à un plus grand nombre de personnes. Elle laisse donc aux lectrices et aux lecteurs le soin d'éplucher la bibliographie mise à jour qu'elle propose et aux spécialistes la tâche de travailler sur les textes nouvellement découverts. Quant à elle, l'auteure préfère se consacrer à la suite de ce premier livre qui s'intitule : *The Concept of Woman : The Early Humanist Reformation (1250-1500)*.

Nous pourrions évidemment reprocher à l'auteure son vocabulaire un peu désuet, l'emploi sans nuance qu'elle fait du mot « sexe » par exemple, là où l'usage actuel nous amène à distinguer le sexe du genre, les contours un peu flous de certaines de ses distinctions, l'imprécision de quelques-unes de ses catégories, comme celle de « différences *philosophiquement* significatives ». Nous pourrions regretter de la voir se tenir à distance des grands débats qui animent les études sur les femmes aujourd'hui. Ce serait toutefois oublier qu'il s'agit d'un premier travail systématique de retour aux sources de la pensée philosophique sur l'identité de la femme en rapport avec celle de l'homme et que, en pareil cas, le respect des auteurs et des auteures ainsi que de leur façon de dire est une dimension essentielle de tout travail scientifique digne de ce nom. Ce serait surtout passer à côté de l'essentiel, l'apport considérable que représente cette première recension pour la réflexion philosophique sur l'identité des sexes et le pari gagné par l'auteure d'avoir réussi à montrer que celle que trop longtemps on avait appelée la « Philosophie de l'homme » a déjà été pensée et peut encore l'être, si nous y travaillons, comme la « Philosophie de l'homme et de la femme » ou, mieux, la « Philosophie des hommes et des femmes ». À suivre...

LUCILLE ROY BUREAU
Faculté des sciences de l'éducation
Université Laval